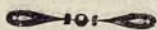


LES

# MODES PARISIENNES.

## Sommaire.

MODES, FASHIONS ET CAUSERIES. — LOUISE, par M<sup>me</sup> ALPHONSINE MASSON (3<sup>e</sup> partie). — ALAMONTADE, par HENRI ZSCHOKKE, traduit par E. DE SÜCKAU (3<sup>e</sup> partie). *Extrait de la Bibliothèque des Chemins de fer.* — VARIÉTÉS. — PETIT COURRIER. — CHRONIQUE THÉÂTRALE.



## MODES, FASHIONS ET CAUSERIES.

Paris n'est plus dans Paris aujourd'hui, il s'est éparpillé en tant de lieux divers qu'il est bien difficile de l'observer, fût-on doté du fameux tapis dont il est question dans les *Mille et une Nuits*, avec lequel on se transportait instantanément d'un lieu à un autre sans avoir d'autre peine à prendre que d'exprimer un désir; se transporter avec une rapidité féerique ne suffirait pas, il faudrait encore jouir du don d'ubiquité, ce qui n'est pas même accordé aux fées; il faut donc se contenter d'aller aux bons endroits pour bien voir et bien choisir. Une excursion rapide dans les quelques villes d'eaux les plus renommées de France permet de constater l'adoption définitive des grands chapeaux; la forme *Fornarina*, créée par mesdames Noël, la forme *Clémence Isaure*, également de leur invention, sont absolument adoptées par toutes les élégantes baigneuses de Plombières et de Vichy. Nous avons mis toutes nos lectrices à même de juger de la grâce parfaite de ces nouveaux chapeaux, nous leur avons donné le *Fornarina* l'autre jour, nous leur offrons aujourd'hui le *Clémence Isaure*, qui, quoique plus simple, est extrêmement seyant, et surtout commode pour le voyage ou les excursions dans la campagne. Le succès si grand et si rapide de ces nouveaux chapeaux n'a pas fait oublier aux dames Noël les exigences de la ville ou de la grande toilette, qui n'ont pas encore adopté les larges formes; elles ont en conséquence envoyé ces jours der-

niers à leurs élégantes clientes quelques chapeaux qui ont fait jeter des cris de plaisir quand on les a vus sortir de leur caisse si frais, si éclatants et parés de grâces si nouvelles. Parmi les plus jolis, citons ceux qui étaient destinés à la comtesse de Cast..., en ce moment à Nice: l'un blanc en tulle blonde à pois était bordé d'une haute blonde, dont le réseau reproduisait des dessins gothiques d'une grande richesse; deux barbes de la même blonde retombaient gracieusement par derrière après s'être croisées sur la forme; une grande plume mauve posée de côté contournait le bavolet, tandis qu'une autre plus petite revenait se jouer dans les blondes ruchées du dessous. Un autre, blanc aussi, était presque entièrement couvert par une résille vert Azof et noir, qui se terminait par un effilé mousse; une passementerie très-riche accompagnée de deux glands formait un ornement vert et noir sur la forme. Ce chapeau, dont la description semble un peu lourde, est au contraire charmant d'aspect, et a cette originalité que recherchent tant les femmes du grand monde qui aiment les modes exceptionnelles sans être voyantes. Le troisième chapeau de l'élégante comtesse était en crêpe blanc tout garni d'un large velours pourpre; deux barbes de dentelle noire d'un travail exquis se croisaient avec art en un nœud d'une grâce indicible sur la forme; une plume noire et une plume blanche enlacées ornaient un des côtés; le dessous était entremêlé de fleurs d'hortensias pourpres; les brides doubles étaient en velours et taffetas blanc. Quoique nous soyons entrée dans le détail des éléments qui composent ce délicieux chapeau, il nous est impossible d'en avoir donné l'idée, car ce qui fait sa supériorité, c'est sa coupe, sa tournure, sa grâce enfin, et ce sont de ces choses qu'on ne peut analyser. Les dames Noël ont eu dernièrement des commandes importantes pour la grande-duchesse Marie, et ont joint à quelques-unes de leurs plus belles nouveautés des coiffures de soir charmantes. Les capuchons de blonde ou de dentelle font sur la tête un effet des plus heureux; ces dentelles, qui voilent les cheveux sans les cacher, sont très-favorables à l'élégance du port de tête. Un capuchon blanc avec un petit nœud de dentelle noire au sommet et des touffes d'avoine verte, de sureau blanc et de roses par devant, est une des plus jolies



coiffures qu'on puisse voir. Le chaperon de fleurs que mesdames Noël viennent d'inventer est aussi très-séduisant; qu'on se figure les feuilles faisant guirlande ronde, puis les fleurs formant comme le fond de la coiffure et se répandant ensuite en longues grappes le long du visage. En glycine de la Chine, ce chaperon est ravissant; quelquefois on y ajoute un losange de blonde, qui, posé au fond au milieu des grappes de fleurs, le transforme en un bonnet original et gracieux.

Puisque nous parlons coiffures, épuisons ce sujet en disant quelques mots de la Compagnie Florale, qui ne ralentit pas ce beau zèle auquel elle doit sa brillante position actuelle. En vue des quelques fêtes de famille que ramènent toujours les vacances, la Compagnie Florale a produit un grand nombre de guirlandes charmantes qu'elle expédie chaque jour de tous côtés. Quant à la forme des coiffures, elle se modifie toujours un peu suivant la physionomie ou le genre de beauté de la femme qui doit la porter; les couronnes rondes vont admirablement bien aux visages ronds et frais des jeunes filles; rien de plus délicieux qu'un pareil visage surmonté d'une couronne *flore des champs* composée de petites campanules, de boutons d'or, de folle-avoine, de coquelicots et de ces chandelles, de ces légères et aériennes chandelles des prés que la Compagnie Florale exécute de telle façon, avec une réalité si saisissante, que personne ne résiste au désir de souffler dessus. Les myosotis mêlés aux pâquerettes printanières sont encore l'accompagnement harmonieux d'un jeune visage; un simple cache-peigne en feuilles de lierre veloutées, sous lesquelles apparaissent quelques pavots blancs, est d'une modestie très-juvénile. Nous avons vu une couronne très-touffue et tombante en géranium pourpre et réséda sauvage, destinée à madame la duchesse de V... L..., qui avait un éclat superbe; une autre, pour la même belle personne, était tout en volubilis lilas de divers tons; les feuilles étaient exquises de naturel; et la guirlande, tombant avec une grâce désordonnée sur le cou et les épaules, paraissait avoir été arrachée à quelque haie voisine et ajustée par les mains de quelque artiste inspiré. Cette couronne nous a rappelé la fameuse coiffure de nénuphars roses et de roseaux portée par la duchesse de V... L... à la fête de M. de C..., où elle a été si remarquée que la Compagnie Florale a été obligée de la répéter onze fois dans la même semaine. Ses volubilis pourraient bien lui attirer la même aubaine.

La maison Fauvet, qui habille la plupart des élégantes clientes de la Compagnie Florale, avait fait les robes qui ont été envoyées avec ces charmantes coiffures. Une robe de taffetas gris-argent à montants de dentelle noire posés sur taffetas blanc devait être portée avec le géranium pourpre, auquel on a ajouté une légère barbe de blonde pour le rendre moins paré. Quant aux volubilis, ils auront l'honneur d'accompagner la plus délicieuse toilette de crêpe lisse lilas qu'ait peut-être faite cette année la maison Fauvet, qui en

fait tant et de si belles; la robe de crêpe lisse, faite à deux jupes, est entièrement bouillonnée du bas; entre chaque bouillon serpente avec un caprice plein de goût un délicat ornement de paille, qui se reproduit sur la seconde jupe et se mêle aux nœuds de ruban lilas qui la ferment sur le côté; une frange de paille où passe un filet de soie lilas entoure la seconde jupe, la berthe et les manches. Cette toilette est fraîche, jeune et légère au delà de l'expression, et ce qui en fait le charme principal, c'est l'harmonie et la modestie; rien d'éclatant, rien de bizarre, mais une fantaisie pleine de goût et de distinction. La maison Fauvet, si on la laisse faire, ne produit jamais que des toilettes qui méritent ce genre d'éloge.

Madame Pauline Royer, prévoyante comme les jeunes mères elles-mêmes, s'occupe déjà de faire succéder à la mousseline et au basin, qui plaisent tant aux enfants pendant les chaleurs, les légères étoffes de laine qui doivent les préserver de l'humidité des premières pluies; elle confectionne de charmants costumes de petits garçons et de petites filles en poil de chèvre et en tissu anglais qui, ornés avec des lacets ou des bandes écossaises, ont infiniment d'élégance; elle fait aussi quantité de petits pardessus de toutes formes, chauds et légers, qui permettent de laisser les enfants porter encore leurs vêtements d'été, parce qu'au premier changement de température on est sûr de pouvoir les préserver de tout refroidissement en les enveloppant dans un de ces jolis burnous ou une de ces charmantes twines que madame Pauline Royer fabrique pour eux avec tant de soin, de goût, et une connaissance si approfondie de ce qui convient aux enfants sous tous les rapports.

ÉLIANE DE MARSY.

La reproduction et la traduction de ce bulletin de modes sont interdites en France et dans les pays étrangers, excepté aux journaux ayant traité avec la Société des g.n.s de lettres.

#### Détails du dessin.

*Première toilette.* — Robe de foulard écru brodé en soie verte. Chapeau de paille grise *Clémence Isaure*. Manches à bouillons avec nœuds violets. Col de mousseline brodé. Bottines de satin français noir. Gants de chevreau gris clair.

*Seconde toilette.* — Robe de taffetas gris acier à deux jupes ornées de cinq rangs de velours. Corsage ouvert. Fichu-berthe pareil à la robe. Ceinture à longs pas pareille à la robe. Manches tulle bouillonné. Gants de chevreau. Bottines de satin brun.

#### Détails du dessin supplémentaire.

Chapeau de taffetas rose orné de blondes mêlées de jais blanc.



Chapeau de crêpe blanc orné de dentelle noire et de fleurs de grenades.

Casaque en mousseline garnie de volants brodés ; entre-deux à pois formant berthe carrée ; nœuds bleus aux manches et la fermeture de la casaque.

## LOUISE.

(SUITE.)

### LOUISE A FRANTZ.

C'est le 18 juillet que j'ai épousé le vicomte d'Escars. — La foule était grande, le sanctuaire débordait de monde.

Mon mari avait l'air calme et heureux. — Quant à moi, mon sang s'était figé dans mes veines, je croyais assister à un mariage dont je n'étais pas la mariée, ce m'était comme un rôle que l'on m'avait imposé pour un moment. — Mais, quand je fus agenouillée sur le prie-Dieu, une subite émotion s'empara de moi, la lumière se faisait sur ma situation. — Allais-je jurer de tenir un serment que mon cœur démentait?... Les paroles que m'adressa le prêtre me firent apprécier tout ce qu'il y avait de solennel dans l'acte que je contractais. — Timide comme une enfant, je protestai tout bas. J'eus peur du scandale, du monde; dès lors, victime volontaire, je courbai la tête, et acceptai mon sort; la cérémonie s'acheva! Ma mère paraissait si heureuse d'ailleurs que j'oubliai que je sacrifiais le bonheur de ma vie à son repos.

A peine mariés, nous partîmes, M. d'Escars et moi, pour Poitiers. La famille de mon mari est l'une des plus considérables et des plus aristocratiques du pays. Le vicomte d'Escars me présenta à tous les membres de sa famille, tous me déplurent!... car ils ont tous les idées mesquines d'une étroite dévotion, ils ne jurent que par les temps passés, l'époque actuelle les suffoque, les progrès dans les sciences, dans les arts, sont des machinations du diable, l'étiquette la plus rigoureuse est observée dans leurs habitudes journalières. — Chez eux, l'ennui règne en maître, les conversations se font toutes à voix basse, un éclat de rire y est un événement. — Que deviendriez-vous là, Frantz, vous qui aimiez tant les cris joyeux de votre pauvre Louise? Oh! mes beaux jours passés! ma riante et libre jeunesse, où êtes-vous?... Un jour, je voulus toucher du piano, je n'avais pas fait quatre accords qu'un domestique en grande livrée vint avertir *madame* d'avoir l'extrême bonté de mettre les sourdines. — Vous comprenez que je cessai de jouer? — Et ainsi de toute chose.

Tout ce monde est archipoli, archidoux, archien-nuyeux, et je vous affirme que je suis bien honnête en n'écrivant que ce mot!

Je suis profondément triste, Frantz, car je porte en moi le germe d'un malheur irréparable. J'aime Albert, j'en suis aimée, double motif de regrets. Il ne m'a pas été possible jusqu'à cette heure de vous dire, mon bon Frantz, la démarche que j'ai faite auprès de ma mère avant la conclusion définitive de mon mariage avec le vicomte d'Escars.

Permettez-moi de reprendre ce récit d'une quinzaine de jours avant cette époque.

A la suite d'une longue et pénible explication avec ma mère, à propos de l'antipathie que j'éprouvais pour le vicomte et de mon refus de l'épouser, je fus accablée de reproches amers; on m'appela fille dénaturée, fille sans cœur, je sortis de l'appartement et m'en allai prendre l'air dans le jardin de l'hôtel, car j'étouffais d'émotion contenue. — Il faisait sombre, la nuit venait, je gagnai lentement une retraite tout abritée de clématites et de glycines de la Chine. — Ces plantes grimpantes retombaient en belles et molles guirlandes tout autour du kiosque, l'odeur pénétrante de la clématite, à peine fleurie, parfumait l'air... des larmes brûlantes montaient à mes yeux et retombaient sur mon visage; j'éprouvais un douloureux sentiment en présence du calme de la nature, tout respirait le bonheur autour de moi, seule je souffrais, car seule j'étais désormais sur la terre. Qu'allais-je devenir?... J'entrevois un abîme, et je n'avais pas la force de l'éviter. — Le vertige m'y poussait, l'indécision m'y jetait tout entière! — Ma mère en avait profité pour hâter un dénouement qui rassurait son esprit inquiet, et impatient d'en finir avec ce qu'elle appelait *ma comédie*.

Brisée d'émotion, de fatigue, j'allais rentrer chez moi, quand au détour d'une allée Albert m'apparut!... Est-ce bien possible, m'écriai-je, vous ici, Albert! Vous étiez à Brest? — Vous avez raison, chère Louise, mais une permission de huit jours m'a été accordée, il m'est impossible de vivre sans vous, je viens me jeter aux pieds de madame votre mère, lui demander votre main, l'obtenir, car elle ne pourra résister aux larmes, aux supplications, à l'amour d'un homme qui vous aime plus que sa vie; alors je donne ma démission, et le bonheur, chère cousine, couronnera tous mes vœux!...

Vous imaginez, cher Frantz, ce que je dus souffrir en entendant ces paroles? Je venais de quitter ma mère, elle m'avait positivement dit que je ne serais jamais la femme d'Albert; il était fils d'un homme qu'elle haïssait, et d'ailleurs elle avait promis à mon père, au moment de sa mort, de marier sa fille à son ami intime le vicomte d'Escars, que ce mariage se ferait, qu'elle saurait bien m'y contraindre!...

Je n'eus pas sitôt instruit Albert de notre sort désespéré, que je me repensais de lui avoir dit ainsi la vérité sans plus de ménagement; je crus le voir mourir à



côté de moi... Cher Frantz, sa douleur était affreuse, la mienne était doublée. — Nous étions revenus vers le kiosque de peur d'être entendus, il se jeta à mes pieds, il me fit jurer de ne rien décider tant qu'il n'aurait pas parlé à son père, il espérait obtenir de lui qu'il allât trouver ma mère, et essayât de la fléchir en notre faveur. Je promis tout ce qu'il voulut, tout en n'espérant plus rien! Nous convinmes de nous revoir le lendemain, au même endroit, à la même heure. — Notre séparation fut celle de deux condamnés à mort; nos mains étaient glacées, nos lèvres pâles, nos yeux tout humides de larmes, nos voix éteintes; nous nous regardâmes longtemps sans parler, car tous deux nous n'avions au fond du cœur qu'un morne désespoir; je l'accompagnai jusqu'à la petite porte du jardin, ses seules paroles furent celles-ci : — Ma Louise! à demain!...

Je ne dormis pas de la nuit, j'avais la fièvre, j'attendis le lendemain soir avec une impatience indicible; enfin je revis Albert! Sa figure décomposée m'apprit en un instant l'anéantissement de toutes nos espérances. — La haine seule dominait M. le comte de Sainte-Croix; il refusa absolument de faire aucune démarche.

Je renonce à vous décrire nos adieux, chez Frantz, ils furent déchirants, ils comportaient le malheur de deux existences brisées par des volontés contraires et souveraines.

Dès ma plus tendre enfance, mon sort était décidé; victime désignée au sacrifice, je n'ai plus qu'à me taire, à pleurer dans le silence de mes nuits un bonheur rêvé, à peine goûté, et que rien ne remplacera jamais dans mon cœur, car j'aime Albert, Frantz, à en mourir...

Je vous envoie une lettre d'Albert, et ma réponse à cette même lettre. — Quel courage il m'a fallu pour mentir ainsi!

#### FRANTZ A LOUISE.

Mon ordre de départ est arrivé par le télégraphe au moment où je me disposais à aller vous faire mes adieux, ma chère Louise; — c'est pourquoi vous n'avez reçu de moi que peu de lignes, le ministre me laissant à peine quelques heures pour prendre mes dispositions avant de quitter Paris.

Je me suis embarqué sur le *Prométhée*. — Arrivés dans l'Archipel grec, nous avons visité quelques îles et mis de nouveau à la voile pour Constantinople.

Je vous ai souvent entendue former le désir de faire un voyage en Orient, chère Louise? Aussi ai-je constamment désiré votre présence; je ne sais si vous pensez comme moi, mais il m'est toujours désagréable d'être seul quand j'ai quelque chose à admirer; le plaisir que j'éprouve est amoindri; pour qu'il soit complet, il faut être deux.

Que les poètes sont heureux, ma chère amie, d'avoir sous chaque paupière un prisme aux mille couleurs, à la place de mes prosaïques prunelles! Depuis

l'instant où je suis entré dans les eaux de la Grèce, je marche de désillusion en désillusion!...

Le privilège du prisme a existé de tout temps pour les poètes. Depuis deux mille ans, des bardes ont chanté les riantes îles de la Grèce. Et moi, confiant et crédule, je rêvais, sur la foi de leurs chants, des coupes pleines de chypre, sous les verts ombrages de Cythère et de Délos!... Hélas! j'ai vu Délos, j'ai vu Cythère, affreuses solitudes! pics arides! où de loin en loin apparaît un mouton étique, qui a l'air fort incommodé du régime du cytise amer.

Je crois que je n'irais jusqu'au chypre même, si je n'en avais bu ce soir à mon dîner!...

Emportés par la vapeur rapide, nous soupirions vainement après les terres fortunées où l'air que l'on respire vous emplit d'une douce volupté; c'est vainement, dis-je, que nous passions en revue cet archipel si fameux, si vanté, nos regards étaient éblouis, fatigués par l'aspect des dunes de sable ayant une couleur rouge brique.

Des heures entières se passaient sans apercevoir même un arbre rabougri. — Parfois, sur un cap pelé et noir, perchée comme un nid de goëland, se trouvait une pauvre cabane dont la porte s'entr'ouvrait à l'aspect du navire fendait la mer; un être couvert de haillons se montrait, et regardait d'un œil morne et triste notre corvette qui s'enfuyait loin de lui.

Il me fut impossible, malgré ma bonne volonté, de reconnaître en ces pauvres diables l'un des descendants d'Alcibiade ou de Périclès!

Vous ne me parlez pas, chère Louise, d'une lettre écrite en mer et jetée à la poste à Syra. Ne l'auriez-vous pas reçue? Elle répondait à toutes vos inquiétudes sur votre prochain mariage avec le vicomte d'Escars. Quelle singulière coïncidence d'événements improbables! Je ne puis vous conseiller que la résignation, ma bonne Louise, le bonheur en résultera peut-être.

Vous avez pour mari un homme distingué de cœur et d'esprit. — Vous ne l'aimez pas, m'allez-vous dire?... J'avoue que si j'eusse été votre père, mon autorité se serait inclinée devant un fait si péremptoire. — J'aurais pu m'opposer à votre mariage avec Albert par des raisons qu'il ne m'est pas donné d'apprécier, mais à coup sûr je ne vous eusse jamais forcée, sous aucun prétexte, à épouser un homme qui ne vous inspire aucune sympathie. Que de malheurs seraient évités dans le monde, si l'on prenait la peine de ne point éluder sciemment la question de cœur pour ne songer qu'à celle d'intérêt!

Vous avez reçu une lettre d'Albert. — Est-ce bien prudent cela? Sûre de vous, ma réflexion vous offense peut-être, c'est que vous êtes encore bien jeune, ma chère enfant, bien inexpérimentée dans la vie! Vous vous adressez à un honnête homme, je n'en disconviens pas, mais il vous aime! Sévère dans votre propre cause, vous serez indulgente dans la sienne. Une chose



pourtant me rassure, c'est qu'il est parti pour longtemps.

Tenez, renoncez à lui écrire, je le demande à votre amitié! Je vous gronde doucement, ma chère Louise, je suis jaloux de tout ce qui peut altérer, même indirectement, le bonheur que je rêve encore pour vous. — M. d'Escars est un vrai gentilhomme, honorez-le, et tâchez de l'aimer. Il ne faut pas s'imaginer, ce que l'on croit trop d'habitude, que la volonté n'est pas toute-puissante à vaincre l'aversion quand elle n'est réellement pas très-fondée. Pour cela, il suffit d'être juste. — Et Louise peut-elle ne pas l'être?...

Adieu, mon amie, nous nous mettons en marche pour Constantinople. Je vous dirai si mes impressions sont plus agréables en arrivant dans la capitale de l'Islamisme qu'elles ne l'ont été en visitant l'Archipel. — Qui sait? je vais peut-être vous guérir de l'envie de connaître l'Orient?

ALBERT A LOUISE.

Brest, septembre 185...

Demain au point du jour nous appareillons. — Les préparatifs du départ se font avec une désespérante rapidité. — Adieu France; adieu famille, amis; adieu à tout ce qui me fut cher!...

Vous m'avez toujours témoigné tant de bonté, madame, que je ne crains pas de vous faire une prière, bien audacieuse sans doute, mais que mon titre d'exilé pourra me faire pardonner : daignerez-vous me répondre quand, de l'un des bouts du monde, il vous arrivera une lettre de moi? Loin de vous, je suis malheureux! Mon avenir est brisé, ayez pitié du désespoir où je suis plongé... Je souffre mille maux, vos lettres auront pour moi, sous le ciel étranger, un prix inestimable.

Je pars, madame, en emportant au fond de mon âme une image que rien n'effacera. Laissez-moi cette croyance que, sans nos dissensions de famille, Louise de Théberge ne serait pas aujourd'hui Louise d'Escars. — Vous avez sacrifié votre bonheur au repos de madame votre mère, mais qu'avez-vous fait pour le mien, madame?... Mon existence est désenchantée, flétrie désormais; et cependant, si pénible que vous me l'ayez faite, vous m'aimez; cette pensée rachète toutes mes souffrances, et les sanctifie... Oui, je sens que, quel que soit le ciel qui couvre ma tête, quel que soit le temps qui s'écoule, jamais votre cher souvenir ne sortira de mon cœur. Sans l'assurance que mon amour est partagé, madame, je partais pour ne plus revenir, la mer est vaste et libre, les flots baignent d'innombrables rivages, et chaque rivage m'eût offert une patrie. — Nos ordres portent que nous relâchons à Ténériffe, à Gorée, à Rio-de-Janeiro, et enfin à Valparaiso!...

Adieu, madame, il est tard, dans quelques instants je ne pourrai plus dire que nous partons demain, ce sera aujourd'hui. — J'en suis triste à mourir... Je vous

en supplie, chère Louise, agréez ma prière, promettez-moi de me répondre. — Le vœu d'un voyageur qui part est un peu comme celui d'un mourant, il doit être sacré!

LOUISE A ALBERT.

J'ai reçu votre lettre, monsieur. Les sentiments que vous me témoignez m'honorent... — et j'ajoute que je vous en suis reconnaissante. — Vous voulez bien m'indiquer les lieux que vous allez parcourir, et vous me faites une dernière prière... hélas! j'ai le regret de n'y pouvoir répondre!...

Si j'ai pu un moment vous laisser entrevoir les vrais sentiments de mon cœur, c'est que j'étais libre alors, c'est que l'espérance d'un autre avenir ne me paraissait pas impossible. — Vous savez comme moi, cher Albert, à quel point la destinée nous a été contraire.

Aujourd'hui, ce ne serait plus à Louise de Théberge que vous écririez, mais à la femme du vicomte d'Escars, — il ne vous est pas permis de l'oublier.

Pardonnez-moi le laconisme de ma réponse, mais je ne me reconnais plus le droit, monsieur, de céder aux mouvements de mon âme. — Acceptez donc tous les vœux que je forme, bien sincèrement, pour votre bonheur, pendant votre longue et intéressante pérégrination.

LOUISE D'ESCARS.

P. S. Si vous écrivez à Frantz, par lui, j'aurai quelquefois de vos nouvelles.

ALPHONSINE MASSON.

(La suite au prochain numéro.)

## ALAMONTADE.

(SUITE.)

V.

J'aimais surtout à m'arrêter au milieu des ruines du gigantesque amphithéâtre de Nîmes, cet antique et superbe monument de la grandeur romaine. Lorsque je me promenais sous les hautes arcades, au milieu des noirs pilastres, ou que je regardais du haut de l'attique les décombres accumulés, c'était comme si l'esprit de la majestueuse antiquité m'eût embrassé et m'eût serré sur sa poitrine avec tristesse.

Bien que j'aimasse à m'arrêter dans ces lieux, j'y éprouvais toujours un sentiment pénible. Ces débris des générations depuis longtemps éteintes étaient pour moi comme une page de l'histoire. Que de peuples ont porté la main sur les chefs-d'œuvre de l'art romain! Les tours à moitié détruites au-dessus de l'attique, for-



mées de pierres brutes réunies sans art et sans goût, ce sont les Goths, les vainqueurs de Rome, qui les ont élevées. Et plus bas, au milieu de l'arène, ces maisons de bois sont la demeure des pauvres ouvriers de nos jours. Que de changements dans les temps et dans les hommes ! Un soir, je fus réveillé de mes rêves par un cri de détresse poussé sous les arcades par une voix de femme ; il faisait déjà sombre sous les portiques. Je descendis précipitamment les degrés du second étage, et j'aperçus une femme bien mise entre les mains d'un grossier misérable. Le bruit de mes pas fit fuir le coquin ; il disparut au milieu des colonnes. Une jeune fille, les cheveux en désordre, toute tremblante et hors d'elle-même, était assise sur un bloc de marbre.

« Vous a-t-on fait du mal ? » lui demandai-je.

Elle porta la main à sa tête : « C'était un brigand, me dit-elle. Il m'a arraché ma coiffure et quelques épingles de prix, c'est tout. Je vous en prie, veuillez me conduire. Je suis étrangère. Par curiosité, je me suis éloignée de ma mère et de ma sœur. Elles m'attendent à l'entrée de l'amphithéâtre. Cet homme s'était offert pour me faire sortir de cet immense labyrinthe, et il m'a conduite dans cet endroit écarté. »

Je lui offris mon bras. Nous arrivâmes à la lumière. O Clémentine !

C'était une fleur de seize printemps, d'un port gracieux et élégant ; sous la forme aérienne d'une sylphide, elle semblait à peine toucher le sol. La grâce, la fraîcheur et la vivacité de son visage avaient quelque chose d'angélique, et son regard plein d'innocence et d'amour me pénétra jusqu'au fond du cœur.

J'éprouvai un trouble indéfinissable. Jamais je n'avais ressenti un semblable sentiment mêlé d'admiration et de confiance, d'inexprimable sympathie et de respect. A vingt et un ans je n'avais connu l'amour que par les peintures des anciens poètes, et je n'y voyais qu'une affection passionnée indigne d'un homme. Ah ! c'était quelque chose de bien différent !

L'amour fait la poésie de notre nature. Le sentiment de la beauté ennoblit les sentiments grossiers, les spiritualise, et mêle à la vie terrestre, sous le charme de l'enivrement le plus pur, une vertu supérieure et divine. C'est ainsi que l'amour transforme vraiment l'être formé de poussière en un dieu, et fait descendre le ciel sur la terre.

J'allais toujours, sans savoir ce que je faisais. Ce ne fut qu'en arrivant à la porte des Carmélites que je revins à moi tout à coup :

« Vous êtes étrangère ? balbutiai-je.

— Oui, répondit-elle. Mais c'est en vain que nous chercherions ma mère et ma sœur. Connaissez-vous la maison de M. Albertas ? c'est là que nous demeurons.

— Je vais vous y conduire. »

Nous entrâmes dans la ville. Quel changement ! Les rues noires et étroites ne me semblaient plus des murs de prison enfumés, mais de brillants nuages à travers

lesquels les hommes passaient comme des ombres bien-heureuses.

Nous arrivâmes sans nous parler à la maison. On ouvrit joyeusement la porte. Toute la famille s'y pressait pour faire accueil à la chère enfant égarée, que les domestiques envoyés au-devant d'elle cherchaient encore. C'est alors qu'au milieu de mille caresses j'appris son nom de Clémentine. Elle m'adressa en rougissant quelques mots de remerciement. Tout le monde se joignit à elle. Je ne pouvais rien répondre. On me demanda mon nom. Je le dis, m'inclinai et partis.

## VI.

J'allai souvent à l'amphithéâtre, et je passai toujours devant la maison de M. Albertas. Mais je ne la revis plus. Son image flottait sans cesse devant moi et se montrait à moi dans tous mes rêves. Je perdis l'espoir de revoir la belle apparition, mais sans cesser de la désirer.

Pour la première fois je sentis que j'étais seul dans le monde, et qu'il n'y avait pas un être qui me fût étroitement uni. Je n'avais ni père, ni mère, ni frère, ni sœur. Quelque aimé que je fusse de la famille de mon excellent oncle, je ne m'y considérais pourtant que comme un heureux orphelin, et dans tous ceux qui me comblaient de bienfaits je ne voyais que des protecteurs.

Le temps arriva où je devais aller à la faculté de Montpellier. M. Étienne me répéta ses désirs, et me conjura de ne pas tromper son attente. Dans l'excès de sa confiance en mes jeunes talents, il voyait en moi le futur ange protecteur de l'Église protestante en France.

Il me bénit. Toute la famille pleura à mon départ. Je promis de revenir passer toutes les vacances à Nîmes, et je partis désolé.

De Nîmes à Montpellier, il y a six bonnes lieues. Je marchais à l'ombre des mûriers, entre des moissons dorées et des vignes magnifiques, le long d'une chaîne de collines au-dessus desquelles s'élevaient les sombres sommets des Cévennes. Mais l'air était lourd et le sol brûlant. Au bout de trois lieues, je tombai de fatigue au bord de la Vidourle, à l'ombre de châtaigniers, près d'une élégante maison de campagne.

Me laissant aller à mes réflexions, songeant à mon passé et à mon avenir, je comptai ce que j'avais déjà vécu, et ce que, suivant l'ordre ordinaire, il me restait encore à vivre. Je trouvai qu'il me restait quarante ans, et pour la première fois je fus effrayé de la brièveté de la vie. Les chênes de la montagne ont besoin d'un siècle pour se développer, et ils vivent ensuite un autre siècle. Et l'existence de l'homme est si fugitive ! Pourquoi ? Où tendent toutes les qualités qu'il possède ? Si la nature n'a pas donné à l'homme une longue existence, elle lui a donné une vie plus parfaite. Cette pensée me consola. Eh bien, pensai-je, encore deux fois autant d'années à vivre que Dieu m'en a déjà accordé, et tout sera fini, et tu seras où est ton père.









LES MODES PARISIENNES.

*Chapeau de M<sup>lle</sup> Romain, Caneson de M<sup>me</sup> Bayan*

Ayuntamiento de Madrid





# LES MODES PARISIENNES.

Robes de la M<sup>me</sup> Sauvet, 47, de Minors, Chapeau des dames Noël, 2, r. Vaitout. Lingerie de  
M<sup>me</sup> Colas, 47, rue Vivienne. Gants et Parfums de Sager Laboullie, 83, r. Richelieu.

Ayuntamiento de Madrid

Bureau du Journal, 29, rue Bergère







Je m'endormis insensiblement au milieu de ces pensées, et je rêvai que j'étais vieux, que mon corps était cassé et mes cheveux blanchis. Les mille pores délicats qui sont à la surface du corps, et par lesquels il puise dans les éléments une force de vie invisible, s'étaient flétris et fermés; les muscles avaient perdu leur élasticité, et toutes les parties autrefois si souples et si mobiles qui lui servaient d'instruments s'étaient durcies et contractées. Je n'entendais plus aucun bruit au monde, et mes yeux bientôt se fermèrent à mesure que se fermaient les sens qui attachent l'esprit aux choses terrestres; mes sentiments devenaient plus faibles, mes idées moins distinctes, et tout ce que les sens, si occupés pendant qu'ils sont éveillés, présentent à l'esprit, disparaissait complètement. Mon corps n'appartenait plus à ma volonté, le nom et l'emploi des choses était oublié. On me faisait manger, on m'habillait, on faisait avec moi comme on fait avec les enfants. Je pouvais encore parler, mais souvent les mots m'échappaient, et je tenais des discours incohérents que personne n'eût pu comprendre. Je pensais et je sentais, sans la moindre douleur, que je n'appartenais plus à la terre. Bientôt l'expression vint à manquer à la pensée; je ne concevais et je n'avais plus que la conscience absolue et abstraite de mon être, comme on l'a dans un sommeil sans rêve. Cette existence, éternellement identique, entièrement séparée de l'extérieur, était sans peine ni plaisir. Il n'y avait en elle aucun changement de pensée, par suite, ni succession ni durée. Enfin j'étais mort depuis longtemps, mon corps était enterré et détruit depuis des siècles.

Ce sentiment à la fois doux et mystérieux me remplissait tout entier, sans jamais changer. Mon esprit, jusqu'alors isolé, s'unissait avec de nouvelles puissances et se sentait capable d'agir sur l'univers comme partie intégrante de l'univers. Ce sentiment devint plus clair, j'entendis un doux murmure, et je me sentis inondé d'une douce fraîcheur. Des rayons dorés et éblouissants passaient devant moi au milieu de nuages argentés. J'élevais mes yeux étonnés vers le feuillage brillant et transparent des branches qui se balançaient au-dessus de ma tête, et qui semblaient refléter leurs couleurs variées sur un éther clair comme le cristal. Et au milieu des branches et des nuages je voyais Clémentine briller immobile, dans une beauté inexprimable, une couronne de roses blanches autour de ses cheveux noirs.

Elle me souriait comme sourit l'amour dans son innocence. Elle retira la couronne de dessus sa tête, la balança dans sa main, et la couronne tomba sur ma poitrine.

« O rêve céleste, ne m'abandonne point ! » pensai-je; et je contemplais la belle apparition avec un ravissement indicible.

Cependant il me semblait qu'une voiture roulait près de moi. Le visage de Clémentine s'assombrit. On l'appelait par son nom.

« Adieu, Alamontade, » me dit-elle; et elle disparut au milieu des ombres agitées du feuillage.

Au même moment je voulus tomber à ses pieds, mais j'étais couché par terre. Je ne rêvais plus, car je reconnus la Vidourle et la maison de campagne ombragée de hauts châtaigniers.

Je me levai. Une voiture passait avec grand bruit sur le pont. J'y courais, lorsqu'un vieux domestique vint vers moi et m'engagea à entrer dans la maison. Comme je lui témoignais mon étonnement :

« N'êtes-vous pas monsieur Alamontade ? » me dit-il.

Je répondis que oui.

« Eh bien, mademoiselle de Sonnes et madame sa mère m'ont donné l'ordre de vous inviter de leur part à venir vous reposer chez elles. »

Je retournai sur mes pas, et, après avoir ramassé la couronne de Clémentine, je suivis le domestique. Clémentine était mademoiselle de Sonnes.

Ce jour fut un des beaux jours de ma vie, un de ceux que je ne saurais oublier.

HENRI ZSCHOKKE. Traduit par E. DE SUCKAU.  
(Extrait de la Bibliothèque des Chemins de fer.)  
(La suite au numéro prochain.)

## VARIÉTÉS.

DES DIFFÉRENTES MANIÈRES DE COMPRENDRE LA BEAUTÉ;  
DE LA BIZARRERIE DE QUELQUES MODES ET DE L'ORIGINE DE QUELQUES AUTRES.

Il serait assez curieux, et peut-être plus instructif que cela ne le paraît au premier abord, d'avoir un historique complet des artifices, des inventions, des ruses, employés dans tous les temps et dans tous les pays pour arriver à la solution de ce problème : Paraître plus beau, et surtout plus belle qu'on n'est.

Que de poèmes on eût faits avec ce qui s'est dépensé d'imagination dans ce champ inépuisable de la fantaisie, depuis le jour où Ève, belle et coupable, cueillit dans le jardin d'Éden la première feuille de figuier !

Il y aurait non pas un article à faire, mais de gros volumes à écrire, sur la manière dont la beauté a été comprise chez tous les peuples depuis les époques primitives.

Nous admirons les yeux longs et droits; les Chinois les préfèrent presque ronds, relevés et bridés.

Nous vantons les petites bouches; les Éthiopiens n'aiment que les bouches énormes.

Les jolies oreilles, pour nous, sont les oreilles petites, transparentes et délicates. En Égypte, elles doivent avoir trois pouces de longueur pour être trouvées charmantes.



Nous sommes en admiration devant les chevelures longues et soyeuses ; les Laponnes coupent la leur à un pouce de la tête par coquetterie.

Et que d'autres coutumes monstrueuses ou étranges, si l'on jette un coup d'œil sur certains coins du monde !

Les Péruviens se pendent au nez des anneaux tellement massifs et pesants, qu'il est difficile de comprendre comment les cartilages du nez n'en sont pas déchirés. La nature de l'ornement varie suivant l'importance du personnage qui s'en pare ; souvent il est en or ou en argent, quelquefois en pierre ou en cristal grossier ; les plus pauvres vont jusqu'à s'accrocher ainsi au nez des fragments de poteries informes ; cet étrange appendice les gêne à un tel point, qu'au moment des repas, une de leurs mains est occupée à le soulever pendant que l'autre porte les mets à la bouche. Une grande partie des peuplades de l'Amérique du Sud a adopté ce hideux usage.

Dans l'Indo-Chine, la mode des boucles d'oreilles a des proportions non moins excessives : il n'est pas rare de voir les oreilles des belles dames du pays arriver à caresser leurs épaules, tant la chair en a été distendue par les poids énormes dont elles les surchargent. La seule supériorité de cette mode-ci sur l'autre, c'est qu'elle est moins gênante pour se moucher.

Dans l'Amérique du Nord, le tatouage est en vogue et on s'y défigure avec rage ; le bleu, le rouge, le noir, s'entre-choquent bizarrement ; les cercles, les étoiles, les triangles, les rosaces, se croisent et s'épanouissent à l'envi ; un visage est un grimoire, les épingles trouent impitoyablement la chair pour rendre cette affreuse peinture indélébile, nul supplice ne coûte à ces malheureux pour arriver à ce résultat envié : avoir l'air terrible et effrayant. Le tatouage est aussi fort en usage au Groënland, où les femmes apparaissent tellement plaquées de bleu ou de jaune, qu'elles semblent porter un masque.

Dans certaines provinces de la Perse, le nez aquilin est peu estimé, c'est le nez du pauvre peuple ; les classes élevées prennent le soin de faire écraser convenablement celui de leurs enfants dès le bas âge.

Au Japon, les femmes dorent leurs dents, dans l'Inde, elles les teignent en rouge, dans le Guzarat, elles les rendent noires.

Nous savons tous par quelles tortures passent les Chinoises pour parvenir à leur pied idéal : un pied de chèvre, sur lequel elles ne peuvent se soutenir au delà de quelques minutes.

Ces mêmes Chinoises se privent de manger pour se conserver maigres, ce qui est reconnu charmant ; tandis que les Turques s'étouffent pour engraisser, ce qui est incontestablement admirable. Ainsi, de tous côtés, monstruosité, folie, cruauté, sous le prétexte commun d'augmenter la beauté.

Si du corps on passe au costume, on n'observe pas une moins grande variété dans les goûts ; le dictionnaire distinctif des costumes parcourt toutes les gam-

mes de l'étrange, épuise toutes les formes du bizarre, atteint les limites les plus reculées de l'extravagant.

La coiffure ordinaire des femmes de Pékin est un oiseau empaillé. L'oiseau est monté sur or ou sur cuivre, selon la richesse de la belle, il est disposé de façon que les ailes tombent sur chaque tempe, la queue large et ouverte se termine par une touffe de plumes, le bec s'abaisse sur le nez, et un ressort placé dans le cou de l'oiseau le rend mobile au point qu'au moindre mouvement il s'agit comme s'il avait encore vie.

Cette singulière coiffure a pourtant une certaine grâce, mais voici qui n'est que grotesque : les femmes du Myantses (Japon intérieur) portent sur la tête un petit bateau long au moins d'un pied, qu'elles fixent dans leur chevelure à force de cire ; elles ne peuvent ni s'asseoir ni se baisser sans tenir leur cou bien roide par respect pour l'édifice naval ; on prétend que comme le pays est très-boisé, il n'est pas rare de rencontrer quelque beauté la tête prise dans les branches d'un arbre, tout étonné de porter des bateaux. Lorsqu'il s'agit de se décoiffer, elles passent plus d'une heure seulement avant d'avoir fait fondre cet amas de cire qui colle et maintient le bateau. Il est bon d'ajouter que ces emblèmes nautiques ne s'échafaudent sur leurs têtes qu'à certains jours de fête.

Que conclure de ces contradictions, de ces aberrations ? Que chacun croit ses costumes excellents, ses usages charmants. Qui a tort, qui a raison ? Où est le bien, où est le mal ?

Il est bon de remarquer du reste, et pour la gouverne des coquettes futures, que les usages les plus singuliers ont toujours eu pour origine le besoin de dissimuler quelque difformité physique.

Notons-en, en passant, quelques-uns.

Ces affreux et ridicules souliers connus sous le nom de poulaines, terminés en pointe, ayant parfois deux pieds de longueur, si gênants qu'on devait les rattacher aux genoux par des chaînes, furent inventés au moyen âge par Henri Plantagenet, duc d'Anjou, pour cacher une excroissance énorme qu'il avait à un pied.

Charles VIII substitua les longues robes flottantes aux habits courts, à cause de ses jambes mal faites.

François I<sup>er</sup>, blessé à la tête à Pavie, coupa ses cheveux et sa barbe, et les barbes de France et d'Angleterre disparurent à l'envi. Henri VIII, ayant imité son royal voisin, fit grand scandale parmi ces vieux Bretons. Ils témoignèrent leur mécontentement au roi de telle sorte, que celui-ci dit un jour en riant, « qu'ils avaient l'air de tenir plus à leur barbe qu'à leur tête. » Plaisanterie d'un sens fort clair dans la bouche d'un roi qui n'était pas économe des têtes de ses sujets.

Le roi Louis le Grand, qui avait des loupes sur la tête, se contenta d'obliger ses courtisans à écraser leurs épaules sous d'énormes et coûteuses perruques.

Une belle dame de la cour d'Édouard VI d'Angleterre inventa les mouches pour couvrir une petite verrue qui faisait tache sur une de ses blanches épaules. Les



paniers ne virent le jour que parce que certaine infante d'Espagne avait une hanche beaucoup plus grosse que l'autre, et pendant cinquante ans les plus jeunes et les plus charmantes femmes de l'Europe furent contraintes de cacher la nuance de leurs cheveux sous une épaisse couche de farine, parce que M. le duc de Richelieu n'avait pas voulu laisser voir ses cheveux blancs et avait inventé cette mode incommode et laide de la poudre.

Quelquefois les fantaisies de ce genre prennent les proportions de calamités historiques; ainsi Louis VII le Jeune, ayant coupé ses cheveux et sa barbe à la suite d'une maladie de peau, devint si déplaisant à sa femme Éléonore de Guienne, qu'elle voulut à toute force divorcer. En quittant Louis VII elle reprit le Poitou et la Guienne, qui faisaient partie de son douaire, et les porta ensuite à l'Angleterre par son mariage avec le duc d'Anjou (Henri II). Ce caprice d'une princesse amoureuse des belles barbes nous valut trois siècles de guerre et nous coûta trois millions d'hommes. Jamais plus petite cause ne produisit plus terrible effet.

Une seule jolie mode a surgi de cette nécessité de dissimuler une imperfection, et pour cela elle mérite mention spéciale; c'est celle du mouchoir garni de dentelle inventé par l'impératrice Joséphine.

Joséphine avait de vilaines dents, — aujourd'hui plus on vieillit, plus on a de belles dents, — autrefois il n'en était pas ainsi, l'art des Rogers et des Fattet était dans l'enfance. Pour dissimuler son défaut, l'impératrice avait toujours à la main un mouchoir de baptiste garni de hautes dentelles; tout en causant, elle le portait sans cesse à son visage, et cela faisait l'effet d'un nuage de dentelle parfumée qui s'agitait autour d'elle. Elle poussa très-loin ce luxe des mouchoirs, et fut assurément la première femme qui eut des mouchoirs coûtant jusqu'à douze cents francs la pièce.

Cette mode qu'elle nous a léguée est charmante; aussi ne passera-t-elle pas comme ont fait tant de ridicules inventions créées par le besoin d'enlaidir les autres lorsqu'on ne pouvait pas parvenir à s'embellir soi-même.

Du reste, l'absolu a cessé d'exister dans le costume comme partout; ce despotisme-là a fait son temps, le drapeau du *libre examen* de la toilette est tenu par des millions de petites mains très-fermes, et les femmes aujourd'hui ne sont pas tentées du tout de suivre les traditions de leurs mères. Car, il est bon de le rappeler, nos mères ont plié sous un joug insupportable; si elles n'ont pas, comme nos bisaïeules, subi les paniers et supporté les perruques, elles ont enduré encore de lourdes gênes. Il n'y a pas plus de trente ans, il fallait d'une année à l'autre renouveler complètement sa garde-robe sous peine de commettre le crime de lèse-élégance, car avec le système en vigueur, rien n'était plus facile que d'assigner une date certaine à chacune des parures d'une femme.

Qu'elles en ont vu passer de despotismes!... depuis

les spencers de leur enfance jusqu'aux gants bleus de leur jeunesse. Des gants bleus! quelle affreuse idée. Eh bien, tout le monde en porta, c'est même le souvenir d'un des caprices les plus laids et les plus tenaces de cette mode d'avant la révolution. Un moment on eut tout à la girafe, puis on vit le règne du *Robin des bois*, de grands ramages noir et rouge; c'était affreux, cela fit fureur. Diverses couleurs s'imposèrent ensuite d'année en année; tout fut successivement bleu Haïti, Corinthe, fumée de Londres, vert monstre, violette des bois, vapeur, bleu de Suède, etc., etc. Que l'on fût noire ou blanche, grasse ou maigre, brune ou blonde, on ne s'en inquiétait guère; avant tout il fallait porter la couleur à la mode.

Aujourd'hui c'est tout différent, nous vivons en pleine liberté, et cet état de choses a créé à toute femme une sorte de responsabilité de sa beauté; on n'a plus d'excuse pour être habillée d'une façon qui sied mal; il convient donc de faire une sérieuse attention aux formes et aux couleurs qu'on adopte, et la question a bien son importance, puisqu'il s'agit à la fois de paraître aussi bien que possible, et de prouver si l'on a ou si l'on n'a pas cette qualité essentiellement féminine, le goût.

Le tact et le goût sont des fleurs de la civilisation; on les voit parfois se dérober à telle duchesse pour se laisser cueillir par la première fillette venue. Ayez une robe de toile et du goût, et prenez en pitié les robes de velours mal choisies.

Madame de Staël, qui était laide, s'empanachait et devenait affreuse; madame de Récamier, qui était jolie, se mettait un fichu de trente sous sur la tête et devenait divine.

Le tact est la science de l'opportunité en toutes choses; le tact est plus qu'une grâce, il les fait valoir toutes, celles de l'esprit comme celles de l'extérieur. Le tact s'acquiert, le goût se forme, ils ont une origine commune : le désir de plaire bien compris.

Mais nous parlons toilette.

En finissant, permettons-nous quelques conseils généraux, applicables sous toutes les latitudes et dans tous les temps.

Les couleurs claires : le bleu doux, le paille, le rose, le vert pâle, conviennent aux teints bruns et colorés, le blanc est leur triomphe. Au contraire le noir, le rouge, les tons foncés et soutenus, sont plus favorables aux blondes, surtout aux blondes pâles.

Ce qui est vrai pour les couleurs peut bien s'appliquer aux tissus : il faut des étoffes légères aux femmes grasses et des étoffes épaisses aux femmes maigres. Des contrastes toujours. Insister dans son sens, c'est s'éloigner de l'harmonie, et on peut dire qu'en matière de toilette les antithèses sont le plus souvent victorieuses.

Nous n'entendons pas parler ici de certaines beautés hors ligne, ou de certaines originalités hors de cause : celles-là sont sûres d'être admirées de toutes façons,



mais on ne pose pas de règles en songeant aux exceptions. Tout au plus avons-nous voulu donner quelques indications générales dont les femmes indécises seules nous sauront gré.

M<sup>me</sup> LÉONIE D'AUNET.

## PETIT COURRIER.

\*\*\* Nous empruntons à l'*Univers* l'extrait d'une lettre écrite par un missionnaire à son frère, et qui donne des détails assez curieux sur les mœurs des naturels de Viti (Océanie) :

« Reva, archipel de Viti.

» Mon cher frère, pendant une épidémie qui régna ici il y a quelques mois, comme nous fûmes seuls exempts de la maladie, nos insulaires imaginèrent que nous étions la cause du fléau, et inventèrent un conte à ce sujet. J'avais, disaient-ils, une boîte mystérieuse, et quand je l'ouvrais, les fièvres se répandaient dans le pays. Ils furent sur le point de nous jeter des pierres; le roi les en empêcha. J'ai un peu la réputation de médecin; j'ai même guéri plusieurs d'entre eux; mais je n'ai trouvé parmi eux aucune reconnaissance véritable. Un jour, étant chez un grand chef dans les montagnes, il arriva qu'on était sur le point d'exécuter un homme. Je fis une supplique en sa faveur à la façon du pays, avec une dent de baleine, et j'obtins sa grâce. Sans moi, il avait certainement le coup de casse-tête et était mis au four; or, il y a quelques jours, je retournai dans le même endroit, et il ne daigna pas même venir me voir : voilà le Vitien.

» Quelle pitié de voir ces gens se massacrer et se manger les uns les autres! Il ne se passe pas de semaine que le son du tambour ne nous annonce ici ou dans les environs quelque festin anthropophage. Ils sont vraiment possédés du démon de l'homicide; il n'y a point pour eux de joie ni de gloire comparable à celle de tuer et de dévorer leurs ennemis. Leur cupidité le cède à leur cruauté. Ils ne font pas un cava, n'annoncent pas une nouvelle, ne font pas une seule cérémonie sans prier leur diable de leur donner quelque ennemi à immoler. Quand ils ont pu surprendre quelque individu isolé; quelque pauvre femme ou un enfant à la pêche, non-seulement ils le tuent sans pitié, mais, s'ils sont cinquante, ils vont tous frapper le ca lavre les uns après les autres : c'est pour eux une sorte de délectation, puis ils le portent en triomphe au temple de leur idole, dont le prêtre témoigne sa satisfaction en frappant sur le ventre de la victime; après cela on se hâte de le rôtir. Quelquefois les naturels en font bouillir des lambeaux et en boivent le bouillon. S'ils peuvent surprendre un village, ils égorgent tous ceux qu'ils ren-

contrent, en mangent quelques-uns, entassent les autres en monceaux, puis s'en vont, suspendant les petits enfants qu'ils ont pris aux vergues de la pirogue, et s'il y en a encore quelques-uns de vivants à leur arrivée, ils s'amuse à les faire tuer par leurs propres enfants, pour les exercer au meurtre.

» S'ils prennent des ennemis vivants, ils leur font subir souvent des supplices inouïs avant de les tuer. Un jour, ils amenèrent ici trois de leurs ennemis, deux morts et un vivant. Le roi, qui soupçonnait ce que j'allais faire, m'envoya aussitôt un exprès pour me dire de ne pas intercéder pour le vaincu, parce qu'il était trop coupable, et que je n'obtiendrais rien. Effectivement, cet homme avait massacré autrefois par trahison un grand nombre de gens de Reva, réfugiés dans son village. J'intervins, et je priai de lui épargner les supplices; on me le promit; et, comme il était tard, je me retirai. Mais, pendant la nuit, les femmes du fort se mirent à tourmenter ce misérable, lui râclant la peau avec des râpes, le brûlant avec des tisons, etc., etc. Ce ne fut que le matin que j'appris cette scène d'horreur qui se passait au dehors du fort, et je me levais pour aller l'empêcher, quand j'entendis le coup de fusil qui terminait les jours de ce malheureux. Toutes ces actions de cannibalisme sont accompagnées d'une joie féroce, de danses folles, et de toutes les marques qui indiquent la présence de celui qui a été homicide dès le commencement.

» Il y a bien peu de Vitien qui expirent de mort naturelle. Quand ils sont malades un peu trop longtemps, leurs parents les portent dans la fosse. »

\*\*\* Le principal rédacteur du *Times*, M. Deleane, vient de mourir à Londres.

\*\*\* Le paquebot à vapeur *Marie*, parti le 5 août de Marseille, avait à son bord les otages de l'expédition de Kabylie, se composant de la famille d'un prince kabyle et sa suite, et de deux marabouts. Ces personnages ont été débarqués à Cannes, d'où ils ont été conduits aux îles Sainte-Marguerite.

\*\*\* Il y a eu au grand concours 350 élèves couronnés. Voici comment se répartissent les nominations entre les divers lycées et collèges :

Lycée Louis-le-Grand. . .	91 nominations.
— Bonaparte. . . . .	74
— Charlemagne. . . . .	62
— Napoléon. . . . .	42
— Saint-Louis. . . . .	40
Collège Rollin. . . . .	25
Lycée de Versailles. . .	13
Collège Stanislas. . . . .	6

350

\*\*\* L'ouverture de la chasse a eu lieu le 20 août dans la Moselle, le Cantal et l'Hérault; le 22, dans la Côte-d'Or; le 25, dans la Charente-Inférieure; le



1<sup>er</sup> septembre, dans l'Ain, l'Aisne, l'Eure, le Jura, la Nièvre, le Rhône et Saône-et-Loire.

\* \* Chantilly est redevenu à la mode. Après avoir été le rendez-vous le plus bruyant et le plus brillant du sport, de la fashion de la gentry et de Breda street, il semblait être tombé dans l'oubli, il n'était plus que l'ombre du tumultueux et charmant Chantilly d'autrefois.

Mais cette année il a reconquis toute sa splendeur. On a vu les pacifiques demeures de la charmante ville abandonnées par les habitants à leurs hôtes élégants de trois jours. Chantilly a résonné encore, du matin au soir et du soir au matin, du bruit des équipages, des fanfares de chasse, des chansons joyeuses et des turbulentes gaietés d'une jeunesse en goguette. On a revu les tables toujours servies, les femmes du monde côtoyant, sans faire semblant de les voir, les camélias du demi-monde. Le soir on a revu toutes les amusantes folies de la pelouse, les rires, les chants, les pétards, les fusées et les chandelles romaines, les chapeaux brûlés, les robes endommagées, ces accidents qui augmentaient les rires et la gaieté; puis les feux d'artifice continuant dans les rues, les maisons assiégées et défendues, les chants de victoire et les cris de défaite, et la milice chargée de veiller à l'ordre public éclatant de rire au milieu du tapage.

\* \* Le public et les artistes sont prévenus que la durée de l'Exposition des beaux-arts au palais des Champs-Élysées est prolongée jusqu'au lundi 31 août.

## CHRONIQUE THÉÂTRALE.

THÉÂTRE-FRANÇAIS : reprise de *Philiberte*, comédie en cinq actes de M. Émile Augier. — THÉÂTRE DU GYMNASÉ : *Un Vieux beau*, comédie en un acte de M. Paul Vermont; le *Copiste*, comédie en un acte de M. Henri Meilhac; *l'Invitation à la valse*, comédie en un acte de M. Alexandre Dumas. — THÉÂTRE DES VARIÉTÉS : le *Poignard de Léonora*, vaudeville en deux actes et quatre tableaux de MM. Clairville et de Jallais.

La Comédie française a repris *Philiberte*, qu'elle n'aurait jamais dû laisser aller au Gymnase; elle a offert à son public, qui en avait conservé un vif souvenir, cette comédie si originale au fond, et de forme si fine et si gracieuse, que jamais M. Émile Augier n'a rien fait où ses qualités de poète aient éclaté plus complètement. M. Bressant et mademoiselle Figeac ont repris, — c'était leur droit, — ces jolis rôles du chevalier de Talmay et de la belle Julie, qu'ils avaient si brillamment créés au Gymnase. M. Samson a débité avec une grâce vieillotte les spirituelles galanteries du

duc de Charamaule. M. Maillard a eu de la distinction et du sentiment dans le personnage de Raymond; mais mademoiselle Judith n'a pas la mélancolie et la passion contenue que madame Rosé Chéri déployait dans *Philiberte*; somme toute cependant, l'ensemble est très-satisfaisant, et *Philiberte*, qu'accompagne le *Voyage à Dieppe*, forme un spectacle fort attrayant.

Le Gymnase a généreusement représenté trois nouveautés le même soir, et s'en est bien trouvé, car il a rencontré du coup deux pièces agréables et un petit acte charmant, celui qui a pour auteur M. Alexandre Dumas. Le sujet de *l'Invitation à la valse* n'est pas neuf, il a déjà été traité au théâtre; mais il est exploité cette fois avec tant de grâce et d'esprit, que le spectateur charmé n'a pas le temps d'évoquer ses souvenirs de critique. Il s'agit d'une jeune femme qui conserve au fond de son cœur le souvenir d'un jeune cousin amoureux et timide, son premier adorateur, et qui souhaite vivement le revoir, car devenue veuve, elle peut s'abandonner sans remords à l'amour qu'elle éprouve; ses souvenirs l'empêchent d'accueillir les soins d'un jeune avocat spirituel et distingué qui l'aime, et désire ardemment la décider à se remarier. Dans cette situation arrive le cousin tant regretté; ce n'est plus le chérubin adolescent, c'est un capitaine de cavalerie robuste, basané, un peu brusque et tout à fait positif; il embrasse rondement sa cousine, il ne se gêne pas pour déclarer qu'il est affamé par le voyage, et interrompt une conversation qui tournait au tendre de la part de la charmante veuve par cette préoccupation vulgaire. Les écailles lui tombent des yeux, les illusions du jeune temps s'enfuient à tire-d'aile, la réalité du cousin efface entièrement la poésie des souvenirs; l'avocat, avec ses formes courtoises et l'élégance de son langage, reprend tous ses avantages; le pauvre cousin serait éconduit fort durement, s'il ne se trouvait là une petite sœur de la veuve, qui dès son enfance nourrissait une forte préférence pour son grand cousin, et qui, devenue jeune fille, ne demande pas mieux que de le consoler des rigueurs de sa sœur aînée. Tout finit par deux mariages, à la satisfaction du public, qui a applaudi de grand cœur le style brillant et l'habileté scénique qui distinguent cette jolie petite comédie. M. Dupuis est un capitaine plein de rondeur et de gaieté; mademoiselle Delaporte une ingénue charmante, et mademoiselle Marquet une veuve distinguée et gracieuse; M. Landrol et M. Antonin jouent fort bien leurs rôles moins importants.

Le *Copiste* n'est pas à vrai dire une pièce, c'est une scène; mais cette scène bien amenée, bien écrite, a assez d'intérêt et d'émotion pour soutenir tout l'ouvrage. Le bonhomme Pernet a eu du malheur en ménage, sa femme l'a quitté emmenant avec elle sa fille, enfant de cinq ans qu'il adore; la femme étant morte, il apprend que sa fille, fort mal élevée, on le comprend, est devenue une actrice, plus célèbre par son luxe et sa beauté que par son talent; le pauvre père alors ne



veut pas se faire connaître à sa fille, mais pour jouir le plus possible de sa présence, il se fait souffleur et copiste dans le théâtre où elle joue. Un jour il est allé chez l'auteur d'une pièce en répétition, il trouve celui-ci occupé à faire répéter la belle Juliette, qui manque d'expression à son avis, et ne peut parvenir à exprimer convenablement le sentiment filial qu'elle doit éprouver dans son rôle; le vieux copiste s'émue de cette confiance, il sollicite l'auteur qui veut retirer le rôle à cet interprète insuffisant, il s'offre pour le faire étudier à la jeune femme, et quand le moment arrive où Juliette doit dans la pièce s'écrier : Mon père! comme elle est froide et sèche en disant ces paroles, le vieux Pernet s'oublie, se met à rappeler à Juliette ses souvenirs de petit enfant, substitue ce que son émotion lui dicte à ce que l'auteur avait écrit, et il réveille la mémoire et le cœur de l'actrice, qui avec un cri de l'âme se jette dans ses bras, et dit cette fois : Mon père! avec l'expression la plus vraie et la plus éloquente. Ce dénouement, dès longtemps prévu, ne manque pourtant pas son effet, et il faut en attribuer une bonne part à M. Lesueur et à mademoiselle Désirée, qui jouent avec beaucoup de talent les rôles du père et de la fille.

Le *Vieux beau* de M. Paul Vermont repose sur une donnée assez scabreuse; M. Raymond de Saint-Arthur, ex-séducteur émérite, prétend forcer madame de Marinval à accorder la main de sa fille à son fils Charles, et comme cette dame se refuse absolument à cette union, M. de Saint-Arthur ne craint pas de rendre public un secret de cette dame, qui lui a été confié par un ami mourant qui lui a remis les preuves à l'appui, un portrait et une lettre. M. de Saint-Arthur va plus loin, il prétend être le héros de cette ancienne histoire, et compromet gravement madame de Mérinval, qui lui reproche vivement cette vengeance indigne d'un homme d'honneur. Mais M. de Saint-Arthur a en réserve le moyen de réhabiliter complètement madame de Mérinval; qu'elle consente au mariage de sa fille, et

elle sera sauvée; madame de Mérinval souscrit à tout pour être justifiée; alors le *Vieux beau* lui fait écrire sur la lettre compromettante le nom de M. de Mérinval, et les mauvaises interprétations ne sont plus possibles; le jeune Charles profite de l'habileté de son père pour épouser celle qu'il aime.

M. Derval a montré son aisance habituelle dans le rôle du vieux beau, et les autres rôles ont été bien tenus par MM. Priston et Blaisot.

La place nous manque pour raconter le *Poignard de Léonora*, qui obtient en ce moment un succès de rire aux Variétés; constatons seulement que M. Levassor y est excellent, et peut à bon droit s'attribuer les suffrages du public.

MAXIME TERMONT.

Madame Cavé a fait exécuter des modèles pour son cours de dessin sans maître; il en existe deux cahiers composés chacun de 20 feuilles. Avec ces cahiers, on peut conduire un élève depuis le premier point de départ jusqu'au dessin d'après nature. Ils ne sont point indispensables à la méthode; mais, étant choisis et exécutés dans les idées de l'auteur, ils sont préférables aux autres modèles. Ils sont, du reste, aussi bon marché que tous les autres, puisque le prix de chaque cahier n'est que de 40 fr. On les vend au bureau du journal, rue Bergère, 20.

Veut-on occuper et amuser un enfant, on ne peut lui donner rien de mieux que le *ROI DES ALBUMS*. C'est un recueil qui contient un nombre incroyable de dessins reliés entre eux par un texte fait pour intéresser les jeunes lecteurs. Cet album est un tour de force de bon marché : il représente trois et quatre fois la valeur que l'éditeur lui a donnée. Son prix est de 8 fr. broché. — Nous avons obtenu que, pour les abonnés des *Modes parisiennes*, ce prix soit réduit à 6 fr. broché.

## MAISONS RECOMMANDÉES PAR LE JOURNAL.

### NOUVEAUTÉS, TROUSSEAUX ET LAYETTES.

**Madame Payen**, 43, rue Vivienne.

### BRODERIES, TAPISSERIES, ARMOIRIES.

**Madame Legras**, 350, rue Saint-Honoré.

### MODES.

**Mesdemoiselles Romain**, 48, rue de la Chaussée-d'Antin.

### TAILLEUR.

**Humann**, 83, rue Neuve-des-Petits-Champs.

### FLEURS ARTIFICIELLES.

**MM. A. Guersant et C<sup>ie</sup>**, 8, rue de Choiseul.

### FLEURS EN PAPIER.

**Madame Traversa**, 184, rue de Rivoli, papeterie des Tuileries.

### RUBANS GAUFRES.

**L. Desterbecq**, 4, rue Jean-Jacques-Rousseau.

Paris. — Typographie de Henri Plou, rue Garancière, 8.